Document generated on 07/17/2024 9:49 a.m.

**Études/Inuit/Studies**

# MARTIN, Thibault, 2003 *De la banquise au congélateur. Mondialisation et culture au Nunavik*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 202 pages.

Marcelle Chabot

Volume 28, Number 2, 2004

Espaces-Lieux-Noms
Spaces-Places-Names

URI: https://id.erudit.org/iderudit/013214ar
DOI: https://doi.org/10.7202/013214ar

See table of contents

Publisher(s)

Association Inuksiutiit Katimajiit Inc.
Centre interuniversitaire d'études et de recherches autochtones (CIÉRA)

ISSN

0701-1008 (print)
1708-5268 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Chabot, M. (2004). Review of [MARTIN, Thibault, 2003 *De la banquise au congélateur. Mondialisation et culture au Nunavik*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 202 pages.] *Études/Inuit/Studies*, *28*(2), 240–245. https://doi.org/10.7202/013214ar

Tous droits réservés © La revue Études/Inuit/Studies, 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

The environmental and social impacts of exploration and mining were of grave concern and it was these concerns that brought about and informed the land claims proposal. In the second last chapter McPherson outlines in exhaustive detail the process of land claims negotiations and settlement. In a personal note (p. 204) he informs the reader of his own involvement in the process. As such this seventh chapter is strikingly different from those preceding it. The bulk of the book is based on exploration reports, the minutes of meetings and interviews with leading political figures. In this chapter, however, the author travels to communities as part of the land claims process, attending the meetings that were at the core of the negotiation process, as Inuit struggle with and finally decide on ownership and control of their land.

As an anthropologist with scant knowledge of the mineral exploration industry, I found the book fascinating and accessible. McPherson aims the geological sections at a general audience, structuring them within the wider frame of political and social issues. His thesis of the strong link between exploration and land claims, while not new, is here given a more expansive treatment than I have previously come across. As he writes of the Inuit struggle for control and self-government he also presents an accessible geological survey of Nunavut. McPherson comments little, merely presenting the events chronologically, only occasionally berating industry or government while celebrating the evolution of Inuit political awareness and activity. For those interested in the genesis and process that led to the Nunavut Land Claims Agreement (and other northern land settlements), in the geology of Nunavut and its extensive mineral exploration, or in the social and economic changes that have occurred in the territory throughout the 20th century, then this book is well worth the read.

Martina Tyrrell
Department of Anthropology
University of Aberdeen
Aberdeen AB24 3QY
Scotland, United Kingdom
martinatyrrell@eircom.net

MARTIN, Thibault
2003 *De la banquise au congélateur. Mondialisation et culture au Nunavik.* Québec, Les Presses de l'Université Laval, 202 pages.

On trouve peu d'ouvrages sur le Nunavik contemporain. Cette plaquette de 200 pages, au titre aguicheur, est l'une des rares monographies publiées en français sur la société inuit du Nunavik d'aujourd'hui. Elle est ornée du sceau du programme de *Management of Social Transformation* de l'UNESCO et comprend une postface de Jean Malaurie, esquimologue francophone bien connu. L'auteur, professeur de sociologie à l'Université du Québec en Outaouais, est un ancien du GÉTIC (Groupe d'études inuit et circumpolaires) de l'Université Laval. Sa thèse de doctorat portait sur

la re-localisation d'Inuit résultant des projets hydroélectriques dans l'Hudsonie québécoise et lui a valu le prix de la meilleure thèse de la faculté des sciences sociales (Martin 2001). Bien qu'on en retrouve plusieurs éléments, l'ouvrage n'est pas un condensé de sa thèse.

Dans cet essai, l'auteur cherche à démontrer que la société inuit du Nunavik est capable de définir sa propre modernité et de résister à l'envahisseur global. Son raisonnement repose sur deux hypothèses théoriques fondamentales. D'abord, l'appropriation par une société des changements sociaux serait possible une fois que celle-ci est entrée dans la modernité réflexive, c'est-à-dire, lorsque «les sujets et les institutions développent une réflexion importante sur la nature du changement social qui les traverse et sur les valeurs et pratiques ancestrales qu'ils veulent maintenir» (p. 3). D'entrée de jeu, l'auteur avance que les Inuit ont les deux pieds dans la modernité réflexive.

Le second argument est basé sur un refus des théories classiques qui tendent à concevoir le changement social comme un processus linéaire menant, à toute fin utile, à l'uniformisation des sociétés. En effet, pour l'auteur, la modernisation ne signifie pas le remplacement systématique des institutions traditionnelles par une modernité occidentale. De plus, sans nier l'influence des processus globaux sur les pratiques et les modes de vie, l'auteur suggère que la mondialisation laisse place à l'interaction entre le global et le local. L'auteur propose le concept de «glocalisation» pour décrire le phénomène. La glocalisation représente «la somme des stratégies mises en place par les acteurs locaux pour maintenir un mode de vie distinct, tout en le rendant compatible avec la circulation de plus en plus commune des artéfacts culturels et des valeurs propres des sociétés néolibérales» (p. 11). Autrement dit, son modèle de développement idéal repose sur le traditionalisme mais doit incorporer une dose de modernité.

En somme, selon Martin, la société inuit du Nunavik, parce qu'elle est réflexive, est apte à influencer son développement à son avantage. Pour le démontrer l'auteur va repérer les stratégies favorisant la glocalisation. Sa méthode, très brièvement exposée, consiste en une relecture d'événements et faits auxquels il appose dans certains cas l'étiquette «glocal». Mis à part un ensemble de données hétérogènes recueillies lors de séjours sur le terrain effectués durant les années 1990 au Nunavik, les données sont empruntées à la littérature existante. Quant à son matériel, il n'est pas décrit et on ne connaît pas le traitement qu'il en a fait.

Le cœur de l'ouvrage est divisé en cinq chapitres. Le premier, plutôt descriptif, esquisse à grands traits l'histoire socioéconomique et politique du Nunavik. L'auteur soutient qu'en dépit du poids de la colonisation, les Inuit ont tenté à maintes reprises de s'approprier leur destinée. L'auteur présente quelques chiffres sur la situation économique actuelle des trois villages étudiés et conclut que les Inuit, bien qu'ils soient toujours défavorisés par rapport aux autres Canadiens, «essaient de compenser la mauvaise position dans laquelle la modernité les a placés en s'appuyant sur des activités artisanales traditionnelles […]» (p. 54).

Dans le chapitre suivant la vision québécoise du développement du Nord, centrée principalement autour de l'aménagement d'infrastructures hydroélectriques dans la Baie James, est analysée. L'auteur se sert du cas du projet Grande-Baleine pour illustrer le processus de glocalisation. Il cite les gains faits par les Inuit pour freiner le projet ou faire valoir leur vision du développement, laquelle met l'emphase sur le maintien d'un mode de vie plutôt que sur la croissance économique. L'auteur examine ensuite la formation d'une élite à travers les négociations. En s'inspirant des théories sur le rôle des élites en tant qu'agents au service du pouvoir colonial, l'auteur soutient sans ambages que le projet Grande-Baleine n'a pas contribué à la création de tels intermédiaires. En effet, même si, écrit-il «l'idéologie occidentale du progrès avait réussi à s'insinuer dans l'esprit de plusieurs Inuit» (p. 83), la pression populaire au moyen de la radio «les a convaincus de travailler dans l'intérêt collectif» (p. 84). En plus, affirme l'auteur, les stratégies en apparence contradictoires mises de l'avant par des leaders «glocaux» (à la fois négocier et stopper le projet) reflètent les différentes opinions exprimées au sein de la population et indique que la radio «glocale» contribue à façonner un mode de gouvernance original qui privilégie le consensus.

Les trois chapitres suivants portent sur différents aspects de l'économie du Nunavik. Les chapitres trois et quatre explorent l'économie de chasse. L'auteur interprète la survivance de cette activité comme une preuve patente de la résistance «glocale» des Inuit aux pressions du marché, grâce à leur capacité à tirer parti des occasions fournies par le global. L'auteur retient notamment le Programme de soutien aux chasseurs comme un cas exemplaire de glocalisation. En effet, les Inuit ont une marge de manœuvre dans la gestion du programme qui s'avère être, de plus, un élément vital de l'économie locale. Martin discute au chapitre suivant de la survivance du don dans l'économie de chasse et de sa cohabitation avec le Programme de soutien aux chasseurs, et avance qu'il s'agit de deux formes de solidarités distinctes — réciprocitaire et associative, selon la conception de Tönnies — mais interdépendantes. L'auteur conclut que seuls les gens qui ont recours aux deux modes de distribution des denrées se sentent mieux intégrés à leur communauté. De plus, il interprète l'interdépendance des solidarités non pas comme un phénomène transitoire; elle est l'avenir de la société inuit.

Le chapitre cinq est consacré au mouvement coopératif, plus particulièrement à la production de sculptures ainsi qu'à la contribution de la Fédération des coopératives du Nouveau-Québec au plan du développement communautaire. Sur un ton solennel, sa rencontre avec un sculpteur de Puvirnituq sert de toile de fond à son analyse de la question. L'auteur discute la problématique de la «déculturisation» de l'art inuit et du risque de cantonnement de cet art dans des représentations traditionnelles dont le seul but est de répondre à la demande marchande. Il avance que l'absence d'uniformisation des sculptures démontre une résistance au marché: ainsi «les Inuit […] ont choisi la voie de la glocalisation plutôt que celle de la macdonalisation» (p. 153).

Sa conclusion clôt son propos sur une note optimiste, malgré le faible niveau socioéconomique actuel des Nunavimmiut relevé au passage. L'auteur voit dans le modèle de gouvernement autonome proposé par la Commission du Nunavik une voie glocale (p. 175). Quelques mots sur le texte de J. Malaurie. Il signe une postface qui

abonde dans la même direction que son ancien étudiant, sans embrasser son optimisme. Le lecteur remarquera également qu'il semble accorder une capacité d'action plus réduite aux Inuit.

Au terme de la lecture du livre *De la banquise au congélateur,* il faut reconnaître que l'auteur a su tirer parti d'un vide en ce qui a trait à la publication, en français, d'un livre traitant du Nunavik contemporain. Ce livre aux saveurs manichéennes, où l'auteur marie son enthousiasme (paternaliste) à propos du potentiel des Autochtones à se sortir du pétrin et à sauver le monde à son mépris (hypocrite) pour «l'Occident», trouvera des adeptes. Par contre, pour ceux qui cherchent à s'alimenter de nouvelles idées, à comprendre un peu mieux la société inuit, le livre déçoit. L'auteur demeure dans des sentiers bien battus et on apprend bien peu de choses. Mais encore Thibault Martin ne parvient pas à convaincre, une conséquence que j'attribue principalement au manque général de rigueur.

D'abord, son usage des concepts et de la théorie est ambigu voire abusif. Par exemple, son analyse s'appuie sur une version alambiquée d'une théorie du développement qu'il qualifie d'approche alternative sensée offrir une image plus favorable des populations marginalisées. Sa théorie semble toutefois s'édifier sur des postulats tout aussi idéologiques que ceux qu'il dénonce. L'auteur ne discute pas en quoi le maintien d'un mode de vie distinct est important pour démontrer qu'une société s'approprie sa destinée; ou encore quel rôle joue la résistance au changement dans la destinée d'un peuple et dans son développement. En l'absence d'une discussion étayée sur les prémisses sous-jacentes aux hypothèses, on a l'impression que l'analyse flotte au-dessus d'une réalité qu'on n'arrive pas à saisir. Tout se passe comme si son approche tenait lieu de paire de lunettes roses qui permet à l'auteur de repérer de la glocalisation où il veut bien en voir.

En ce qui concerne l'hypothèse de la réflexivité, l'auteur ne fait que fournir une définition et se contente de renvoyer le lecteur à sa thèse de doctorat (p. 3)[2]. Sa conception de la modernité réflexive, qui se résume pour lui à la capacité d'agir des acteurs dans un contexte traditionnel/moderne, s'éloigne de la définition qu'en donne, par exemple, Giddens: «Reflexive modernisation implies coming to terms with the limits and contradictions of the modern order. […] The concept of reflexive modernisation does not simply imply reflection, but a self-confrontation created by the dynamics of modernisation». Au demeurant, même si personne n'a jamais douté que les Inuit possèdent une capacité d'agir, l'auteur ne dit pas comment l'acteur social inuit interprète les situations auxquelles il fait face. En fait, il préfère parler pour eux ou leur prêter des intentions, un procédé qu'il utilise fréquemment pour occulter le manque d'information. Par exemple, il affirme sans rire que la chasse et le don sont des stratégies glocales, c'est-à-dire qu'elles représentent des actions conscientes et réfléchies pour résister à la mondialisation. En l'absence de faits pertinents, cette interprétation apparaît absurde.

Ensuite, la présentation et l'interprétation des faits (quand il y en a) ne sont pas plus rigoureuses. L'auteur arrive à des conclusions qui ne sont pas appuyées par les

2 Martin consacre moins de trois pages de sa thèse à la réflexivité (Martin 2001: 188-191).

faits. Par exemple, son évaluation de la part des activités de production artisanale sur l'économie est erronée. Si ces activités sont significatives à l'échelle du ménage, elles ne contribuent pas, comme l'affirme l'auteur, à 10% de l'économie du Nunavik, chiffre qu'il confond avec leur part dans le revenu familial (p. 114). Cette proportion serait bien plus modeste puisque ces activités représentaient 1,3% du PIB en 1983 et en 1991 (Duhaime *et al.* 1999). En général, l'usage fait des données quantitatives est particulièrement trompeur: les sources ne sont pas toujours citées; les chiffres proviennent de sources secondaires dont les données sont produites selon des méthodes dissemblables à des périodes variées, et ils sont combinés n'importe comment; leur présentation est confuse. Cependant, ce procédé (fallacieux) permet à l'auteur d'arriver à des conclusions troublantes qui vont tout à fait à l'encontre des tendances mises au jour dans le cadre d'autres études[3]: c'est-à-dire que la proportion des activités de production artisanales dans l'économie dépassaient les salaires dans les années 1990 (p. 116). Ces précisions sont essentielles car elles permettent de nuancer sa conclusion qui repose sur l'importance de ces activités comme outil de développement au Nunavik.

Bref, il serait vain d'exposer la totalité des problèmes méthodologiques de ce livre. Les exemples relevés suffisent à montrer ses limites évidentes pour appréhender de manière féconde le Nunavik dans sa modernité complexe et unique. Le lecteur doit-il s'étonner qu'un tel ouvrage ait été publié par une maison d'édition universitaire? Bien sûr que non! Pour le comprendre et pour saisir la démarche et la vision de l'auteur, une lecture préalable du texte de Simard (1983) est recommandée. Car *De la banquise au congélateur*, à l'instar des travaux de son ancien mentor qui signe la postface, porte également le sceau du *White Man's Burden.*

## Références


DUHAIME, Gérard, Pierre FRECHETTE et Véronique ROBICHAUD
1999 *The Economic Structure of the Nunavik Region (Canada). Changes and Stability*, Québec, GÉTIC, Université Laval.

GIDDENS, Anthony
[en ligne] Reflexivity and reflexive modernisation, in *London School of Economics, The Director's Home page,* http://www.lse.ac.uk/Giddens/FAQs.htm#Reflexivity&RM (Consulté le 25 octobre 2004).

MARTIN, Thibault
2001 *Solidarités et intégration communautaire. Le projet Grande-Baleine et le relogement des Inuit de Kuujjuarapik à Umiujaq*, Thèse de doctorat, Québec, Université Laval.


[3] Les salaires sont la principale source de revenu dans tous les villages au moins depuis 1983. Pour s'en convaincre, consulter tous les travaux de Duhaime, Chabot et Simard sur l'économie du Nunavik.

SIMARD, Jean-Jacques
1983 Par delà le Blanc et le mal. Rapports identitaires et colonialisme au pays des Inuit, *Sociologie et sociétés*, 15(2): 55-71.

Marcelle Chabot
49, chemin du Village
Pontiac (Québec) J0X 2G0
Canada
marcelle_chabot@hotmail.com

NAPPAALUK, Mitiarjuk
2002 *Sanaaq*, roman translittéré et traduit de l'inuktitut au français par Bernard Saladin d'Anglure, préface et postface de Bernard Saladin d'Anglure, Québec, Stanké, 303 pages.

La préface du roman reprend succinctement le contexte qui lui a donné le jour. Bernard Saladin d'Anglure y présente l'auteure, son amie et informatrice Mitiarjuk Nappaaluk qui est aujourd'hui reconnue comme une figure importante de Kangirsujuaq (Nunavik). Ce roman est le résultat d'une double sollicitation. Dans le début des années 1950, le Père Robert Lechat demande à l'auteure de transcrire le «plus grand nombre possible de termes et de formes grammaticales» (p. 8) pour apprendre l'inuktitut. L'autre demande est celle de l'anthropologue Bernard Saladin d'Anglure. Lorsqu'il découvre la première partie du manuscrit en 1956, il encourage Mitiarjuk Nappaaluk à en écrire la suite entre 1967 et 1969, soit les épisodes 38 à 48. Cette édition en français permet de faire connaître à un large public un récit qui jusque-là n'avait été accessible qu'aux Inuit et à une communauté restreinte de chercheurs. La première publication du texte remonte à l'année 1970 avec la thèse de doctorat de Bernard Saladin d'Anglure qui porte directement sur ce roman et les commentaires apportés par son auteure. Par la suite, en 1984, il rend possible la publication du roman en écriture syllabique normalisée et c'est en 2002 que paraît le roman en français dans une édition grand public.

Le roman est composé de 48 épisodes. Il raconte la vie quotidienne d'une famille inuit, celle de Sanaaq, au moment de la période précédant et commençant la transition de la vie semi-nomade à la vie dans les maisons fabriquées. Celle-ci correspond à l'enfance de Mitiarjuk Nappaaluk, entre sa naissance en 1930 et les temps suivant la seconde guerre mondiale. Les épisodes très courts et les titres qui les accompagnent ne structurent pas à eux seuls l'histoire racontée. Inutile de chercher une unité d'action et de temps par épisode, comme nous y sommes parfois habitués avec la structure par chapitres. Ce sont tout autant les différents rythmes saisonniers par le flux et le reflux des saisons et du gibier, les rythmes journaliers par la périodicité du jour et de la nuit,